

## LA BOMBE — MARILYN MONROE



Qu'enseigne-t-on à une fille de petite condition dont la vie exigera plus de sourires que de larmes ? À se masquer ? À connaître la beauté par facilité à se dénuder ? On ne met pas impunément ses petits seins à la vue de tous sans brûler ce qui reste d'enfance et d'innocence à force d'entendre qu'on est tout, sauf une actrice.

La voix *off* de *La Rage* de Pasolini l'appelle *Sorellina*.

Dans ses mémoires, Simone Signoret écrit comment Arthur Miller, alors enferré par le maccarthysme, est libérée par « La Blonde ». Elle était venue *incognito* à Washington. Cachée dans l'immeuble de son avocat avant que la presse ne l'assaille, elle avait pris les trois heures nécessaires à être « Marilyn » avant de se pointer affriolante sur le trottoir, et de susurrer aux

journalistes l'attaque imparable : de quel droit et au nom de quoi lui réclamait-on de questionner l'amour qu'elle avait pour un homme ? « À ce moment-là, elle avait mis tout dans la balance. Deux choses pouvaient arriver : sa destruction totale ou sa réhabilitation dans l'opinion publique d'un homme qui, parmi d'autres, n'avait plus de passeport, dont les œuvres n'étaient plus jouées ni publiées. En fait, ce fut le début de la première mort de MacCarthy. »

*Poverina* dit encore la voix *off* de *La Rage*.

Vérité cruelle : la beauté est un souhait qu'on ne saurait mépriser. Héroïque déhanchée. Antigone renversée par la modernité elle dit oui au lieu de non. Quelque chose d'alangui, sans sobriété, bordeline mondaine jusqu'à l'exaspération, son corps réclame l'abandon bien au-delà de l'objectif photographique. Elle exhale — « je suis à vous ».

*La Rage*.

*Adagio* d'Albinoni.

Marilyn à l'image entre celles d'une procession de la Passion et d'un décollage de fusée, « du monde antique stupide, et du monde futur féroce » dit encore la voix *off*.

*Adagio* d'Albinoni toujours.

Beauté impudique et légère : encore les petits seins, le ventre rentré au-dessus d'un bikini au bord d'une piscine, de photographies en coupures de presse, gratte-ciels, labeur d'ouvriers aux champs, K.O. de boxe, élections de *Miss America*, toitures effondrées, fêtes incendiaires hollywoodiennes, soldats de Corée, mannequins témoins de la déflagration atomique.

Les temps s'entre-choquent, réaction en chaîne des images.

*La Rage* encore.

Marilyn, épaisse chevelure, regard perdu ; Norma Jane à six ans ; gros plan sur visage adulte mélancolique cheveux au vent ; gros plan sur son sourire d'actrice à l'ombre d'un chapeau ; adulte coupe un gâteau, téléphone allongée sur son lit, rit, s'évapore sous un déshabillé blanc de plumes ; gros plan sur son sourire d'actrice à l'ombre d'un chapeau ; funérailles et foule ; entre deux âges, plan moyen, sourit tenant dans ses bras un agneau ; Norma Jane à six ans, toujours.

Baisers de Khrouchtchev : « En mille lieux de l'âme, la guerre n'est pas finie. Même si je ne veux pas m'en souvenir, la guerre est une terreur qui ne veut pas cesser, dans l'âme, dans le monde. »

Fin *adagio*.

Silence. *La Rage* continue.

Que reste-t-il du XXème siècle ?

Volutes de champignon atomique, Marilyn peroxydée. Une blonde danse au milieu de nuages d'atomes.

Monde aveuglé par la lumière, stupide et féroce.

Que reste-t-il du XXème siècle ?

La guerre interminable. Un « je suis à vous », l'innocence sacrifiée.

Corinne Rondeau